

G. Pallain. *La mission de Talleyrand à Londres en 1792*¹. Paris, Plon, 1889. — M. G. Pallain a entrepris de mettre au jour la correspondance diplomatique de Talleyrand. Une première publication² a compris les dépêches échangées avec le roi Louis XVIII pendant le congrès de Vienne, alors que Talleyrand, dans la pleine maturité de son génie, rendait à son pays d'inoubliables services. Les nouveaux documents publiés par M. G. P. nous font assister aux débuts de Talleyrand sur le théâtre diplomatique. Il est curieux de voir, dès cette époque, le futur chambellan de Napoléon I^{er}, le futur ministre de Louis XVIII s'efforcer, avec Narbonne dont il était le conseil, de provoquer une crise analogue à celles qui se produisirent en 1799 et 1814 et dans lesquelles il lui fut donné d'appliquer les mesures qu'il suggérait en 1791.

Talleyrand et Narbonne voulaient la guerre, mais une guerre limitée avec l'électeur de Trèves et l'Autriche. Ils pensaient que des succès militaires restaureraient le prestige de la royauté. Ils pensaient encore que l'armée reviendrait d'une campagne heureuse, disciplinée, reconstituée et qu'elle serait alors le soutien de la monarchie contre les factions. Les rassemblements d'émigrés, dans l'électorat de Trèves, fournissaient précisément un prétexte populaire à la réalisation de leurs desseins.

Ils se flattaient d'ailleurs de paralyser l'action de l'Autriche en retenant la Prusse. Pour retenir la Prusse il suffirait de mettre la main sur « les entours illuminés et corruptibles » de Frédéric-Guillaume. Restait l'Angleterre, toujours ombrageuse sur le chapitre des Pays-Pas. Talleyrand espérait non seulement obtenir sa neutralité, mais encore l'entraîner à une alliance défensive.

« Talleyrand, dit M. G. P., faisait partie dès sa jeunesse avec Mirabeau, Dupont de Nemours, Panchaud, etc., de ce groupe de disciples dévoués d'une science nouvelle, l'*économique*, partisans décidés de la paix et des améliorations de la vie humaine, pour qui la grande affaire était d'assurer avant tout le développement commercial et industriel de la France, et pour qui c'était un lieu commun de dire que l'accord de l'Angleterre et de la France commandait la paix de l'Europe... » « Le fils adoptif de Mirabeau a raconté qu'à son lit de mort ce grand prodigueur de vie avait recommandé à Talleyrand le plan d'une alliance systématique entre la France et l'Angleterre. » Un rapprochement plus étroit entre les deux pays était donc dans les vues de Talleyrand et dans les tendances naturelles de son esprit. Il crut à la possibilité de l'obtenir d'après les affirmations de Brissot et de Clavière, qui « avaient tous deux fait à Londres le commerce des intrigues et passaient pour connaître la place. » (Alb. Sorel.)

Talleyrand se fit charger de la mission de Londres. Envoyé « sans caractère diplomatique », — la constitution ne permettait pas qu'il en eût un, — chargé d'observer et souhaitant ardemment d'entamer des négociations, il demandait sans cesse des directions au ministre des affaires étrangères, de Lessart, et lui suggérait dans ses lettres les instructions qu'il désirait recevoir

1. La *Société d'encouragement au bien* vient de décerner au livre de M. G. Pallain une médaille d'honneur.

2. *Correspondance inédite du prince de Talleyrand et du roi Louis XVIII pendant le congrès de Vienne*. Paris, Plon.

de lui. Lorsque des instructions lui parvinrent, non point telles à la vérité qu'il les eût voulues, il avait déjà fait une démarche auprès de lord Grenville. Mais le gouvernement britannique se déroba à ses avances, alléguant son *non-caractère*.

Au bout de deux mois, Talleyrand revint à Paris pour se concerter avec le ministre. Il y arriva le 9 mars; le même jour, le roi révoquait Narbonne; le lendemain, de Lessart était mis en accusation. Il fut remplacé par Dumouriez.

Dumouriez voulait attaquer directement l'Autriche : le théâtre de la guerre se transportait ainsi de Trèves aux Pays-Bas. Les Anglais resteraient-ils neutres? Talleyrand le croyait : il n'avait même pas abandonné l'espoir d'un rapprochement avec eux. S'il n'avait pas obtenu de résultat dans son premier voyage, c'était, assurait-il, faute d'avoir été accrédité. Il fit partager sa confiance à Dumouriez et il obtint de revenir à Londres, mais accompagné d'un ministre en titre qui serait son prête-nom. Ce ministre fut Chauvelin, auquel Talleyrand avait déjà pensé et qu'il comptait avoir dans sa main. On leur avait associé le Genevois Duroverai, que Talleyrand avait ramené de Londres pour agir sur Brissot et le gagner à ses vues.

Cette nouvelle mission de Talleyrand dura jusqu'au 10 août. Elle eut pour résultat la reconnaissance par la Grande-Bretagne du gouvernement issu de la constitution de 1791 et une déclaration de neutralité, qui devait s'appliquer même au cas où la France envahirait la Belgique.

La plupart des lettres de la seconde mission de Londres sont écrites sous le nom de Chauvelin. Mais Talleyrand prenait certainement une part prépondérante à leur rédaction et lui-même le donne clairement à entendre.

Ajoutons que M. G. P. a donné à la fin du volume une série de lettres adressées à lord Lansdowne par Talleyrand pendant son séjour aux États-Unis, en 1795. On remarquera notamment une lettre du 1^{er} février 1795, datée de Philadelphie, sur l'avenir des relations de l'Angleterre avec ses anciennes colonies.

Cet exposé rapide des conjonctures dans lesquelles Talleyrand remplit sa mission de Londres suffit à montrer de quel intérêt sont les documents publiés par M. G. P. On se bornera d'ailleurs à renvoyer sur ce point à l'introduction du livre, écrite d'un style alerte et vivant, et aux notes toujours judicieuses et souvent piquantes qui accompagnent et éclairent le texte de la correspondance.

L'ouvrage est édité avec soin et avec goût. On remarquera en tête du volume le portrait de Talleyrand d'après une ravissante miniature d'Isabey appartenant à M. Paul de Rémusat.

A. A.

Comte de Villèle. Mémoires et Correspondance, tomes I et II. Paris, Perrin et C^{ie}, 1888. — On a dit des mémoires qu'ils étaient la menue monnaie de l'histoire : menue monnaie, soit; monnaie courante à coup sûr, grandement en faveur, et à juste titre. Par eux on apprend le dessous des hommes et le pourquoi des choses; nombre d'historiens, qui dissertent longuement